



Le langage comme art du mensonge
UNE ANALYSE À PARTIR D'ERIC HAZAN DANS LA *LQR*.
LA PROPAGANDE DU QUOTIDIEN

Hervé Toussaint ONDOUA
(Université de Bertoua-Cameroun)

Pour citer cet article :

Hervé Toussaint ONDOUA, « Le langage comme art du mensonge. Une analyse à partir d'Eric Hazan dans la *LQR*. *La propagande du quotidien* », *Revue Proteus*, n° 18, L'Art de mentir, Antoni Collot et Gary Dejean (coord.), 2022, p. 41-51.

Résumé

Quels sont les enjeux du langage à l'ère postmoderne ? Pour Eric Hazan, la « Langue de la V^e République » (*LQR*) est une « langue qui dit ou suggère le faux même à partir du vrai ». L'euphémisme y joue un rôle central, consistant « à prendre un mot banal, à en évacuer progressivement le sens et à s'en servir pour dissimuler un vide qui pourrait être inquiétant ». A partir de cette logique, nous pouvons nous interroger : le brouillage du code sémantique et syntaxique induit subtilement par la « *LQR* » n'est-il pas un mécanisme de propagande et de mensonge ? Quels sont les enjeux de cette langue qui semble aujourd'hui nous « gouverner » ? Pour comprendre le fondement philosophique de la *LQR*, il faut remonter au nominalisme et au conventionnalisme.

nominalisme linguistique — conventionnalisme — capitalisme — néolibéralisme

Abstract

*What are the stakes of language in the postmodern era? For Eric Hazan, the “tongue of the 5th Republic” (*LQR*) is a “tongue that says or suggests the false even coming from the true”. Euphemism plays a central part in it, by “taking a banal word, progressively drawing out its meaning and using it to hide a vacuum that could be worrisome”. From this perspective, we can ask: isn't the scrambling of the semantic and syntactic codes subtly induced by the “*LQR*” a mechanism for propaganda and lies? What are the stakes of this tongue that today seems to “govern” us? To understand the philosophical foundations of the *LQR*, we have to work our way back to nominalism and conventionalism.*

linguistic nominalism — conventionalism — capitalism — neoliberalism

Le langage comme art du mensonge

UNE ANALYSE À PARTIR D'ÉRIC HAZAN DANS LA *LQR*. *LA PROPAGANDE DU QUOTIDIEN*

Traditionnellement, la fonction du journalisme résidait essentiellement dans l'art d'informer, c'est-à-dire de mettre au courant le public de l'actualité. Par conséquent, « quelles que soient les particularités de ses différentes pratiques et les fonctions autres qu'il peut remplir, le journalisme est toujours ou se pose toujours comme information, comme livraison d'un certain contenu informatif¹ ». Par conséquent, « la mission qu'il affiche remplir est fondamentalement informative² ». Il est donc contradictoire de caractériser le journalisme en opposition à l'information du fait que le journalisme est par définition information³. L'information fixe les contours et les frontières du journalisme⁴. De ce fait, c'est au regard de sa finalité informative que le travail journalistique peut être évalué. D'ailleurs, une déficience informationnelle implique une dépréciation de l'entreprise journalistique. En outre, on qualifie de « fausse », une nouvelle qui connaît un échec informatif, c'est-à-dire qui informe incorrectement. Notons que philosophiquement, l'information repose sur un principe réaliste. Dans *Raison, Vérité et histoire*, Hilary Putnam affirmait déjà que « le réalisme métaphysique », pose l'idée selon laquelle « le monde est constitué d'un ensemble fixe d'objets indépendants de l'esprit⁵ » et la vérité se définit ici comme une correspondance entre les mots de la pensée et des choses extérieures. L'information signale ainsi un état de choses dont elle préjuge de quelques manières l'existence⁶. Informer, c'est toujours tenir pour acquis le réel transmis. L'information présuppose la réalité de son contenu. L'in-

formation présuppose aussi l'existence d'un monde autonome. Ici il revient au journaliste de se projeter vers ce monde pour y découvrir, de façon objective, la réalité. Tel est le sens de la vérité. Traditionnellement la notion de « vérité » implique la logique de reflet. La vérité dans ce cadre renvoie à un rapport entre un contenu théorique et un fait. Une telle approche est au cœur du logocentrisme : « il y a logocentrisme dès que la condition ontologique de l'objet l'approprie d'avance à la tâche de normer et de garantir la connaissance⁷ ». Cette logique est déconstruite par Jacques Derrida. Les termes comme « trace », « différance », « archi-écriture » qui ne sont rien d'autres que des « indécidables⁸ » rabattent le logocentrisme et son corollaire de vérité. On peut donc comprendre pourquoi chez cet auteur, « il n'y a pas de hors-texte⁹ », que « la chose même est un signe¹⁰ ». Le résultat est que « la non-vérité est la vérité¹¹ ». La conséquence d'une telle approche est que la réalité est une construction de mots. La raison dans ce sens « ne sert pas à “discerner la vérité” mais elle impose des versions de la réalité¹² ». Pour Derrida, « le langage n'a aucune signification inhérente ou prédéterminée¹³ », ni « aucun signifié transcendantal qui puisse donner au langage sa signification¹⁴ ». Par conséquent, il n'y a aucune relation entre langage et réalité objective puisque seules les relations entre signifiants

1. Gilles GAUTHIER, « Le journalisme de communication : expression de conviction et moralisme », *Les Cahiers du journalisme*, n° 21-Automne 2010, p. 255.

2. *Idem*.

3. *Idem*.

4. *Idem*.

5. Hilary PUTNAM cité par Nelson GOODMAN, *Faits, Fictions et Prédications*, traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld, Paris, Minuit, 1985, p. 61.

6. Gilles GAUTHIER, « Le journalisme de communication : expression de conviction et moralisme », *op. cit.*, p. 256.

7. François MARY, « La déconstruction et le problème de la vérité », *Les Études philosophiques*, vol. 105, n° 2, 2013, p. 221-238.

8. Jacques DERRIDA, *Positions*, Paris, Minuit, 1972, p. 58.

9. Jacques DERRIDA, *De la Grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 227.

10. *Ibid.*, p. 72.

11. Jacques DERRIDA, *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 194.

12. Carole EDWARDS « Réalité ou fiction ? L'histoire à l'épreuve du postmodernisme », *Revue européenne d'histoire*, 18:4, 2011, p. 487-498, p. 489. DOI: 10.1080/13507486.2011.590185

13. *Ibid.*, p. 489.

14. *Idem*.

donnent un sens au langage¹ ». Pour s'en convaincre nous pouvons prendre l'exemple du « *LQR* » qui s'exprime dans tous les secteurs de la vie tant du domaine privé que public. Au cœur de ce discours, se trouve l'idée selon laquelle la « Langue de la V^e République » (*LQR*) est une « langue qui dit ou suggère le faux même à partir du vrai ». la *LQR* est

« arme postmoderne » adaptée aux « démocraties », symbolise la domination des élites bourgeoises et capitalistes de la V^e République sur le peuple, et, au-delà, sur tous « Les damnés de la terre »².

Dans ce registre postmoderne, la *LQR*

dissimule sous ses abords démocratiques le sens véritablement totalitaire du pouvoir politique, non seulement dans le discours, mais également dans les pratiques³.

Dans sa pratique, la *LQR* est une « langue qui veut faire accepter l'inacceptable⁴ », bien plus, « elle veut nous croire que nous formons une grande cité unie à l'intérieur de laquelle il n'y a pas de conflit⁵ ». Elle est le soubassement du néolibéralisme avec son avatar le capitalisme et sa loi du marché et de la concurrence⁶. Par sa subtilité, la *LQR* se caractérise par l'emploi d'un « essorage sémantique » : il vide les mots de leurs sens et de leurs contenus. Une telle perspective de la *LQR* donne au performatif et au nominalisme toutes leurs importances. En effet les performatifs « se caractérisent par le fait qu'ils n'ont pas pour fonction de décrire un état du monde, mais bien plutôt de permettre, par l'intermédiaire des mots, d'agir dans le monde : promettre, demander, prévenir, avertir, sont autant d'actes performatifs accomplissant des actions sous l'effet d'usage pertinents

du langage⁷ ». Dès lors, et selon Derrida, le mot serait une marque et se caractériserait par sa « force de rupture avec son contexte⁸ ». À partir de cette logique, nous pouvons nous interroger : le brouillage du code sémantique et syntaxique induit subtilement par la *LQR* n'est-il pas un mécanisme de propagande et de mensonge ? Quels sont les enjeux de cette langue qui semble aujourd'hui nous « gouverner » ? Pour comprendre le fondement philosophique de la *LQR*, il faut remonter au nominalisme et au conventionnalisme.

Le rapport entre le langage et la réalité : une approche nominaliste et partielle

Revenir sur des auteurs comme Willard Quine, Nelson Goodman, Saul Kripke, c'est montrer la place qu'ils accordent au langage. Cette survalorisation du langage signe les affinités post-structuralistes de ces auteurs. Si nous sommes « enfermés dans le langage, condamnés à mettre en œuvre uniquement des interprétations ou des descriptions diverses⁹ ». Ici, nous ne pouvons pas connaître le monde en soi. Dans cette perspective, « le monde réel n'est rien d'autre qu'un monde apparent : c'est le monde tel qu'il nous apparaît au travers des constitutives de notre langage¹⁰ ». Pour ces auteurs, le langage ne reflète pas la réalité objective du monde. Cette logique se radicalise avec des auteurs comme Paul de Man et Derrida. Pour ces auteurs, le sens des mots est complètement arbitraire, la réalité elle-même n'existe pas en dehors des mots qui, tout en prétendant l'appréhender, sont cependant condamnés à échouer¹¹. Cette logique donne un soubassement à la *LQR*. Toutefois, pour comprendre cette vision pragma-

1. *Idem*.

2. Thierry TIRBOIS, « Eric Hazan, *LQR*. La propagande du quotidien », *Lectures*, mis en ligne le 14 mai 2006, consulté le 10 janvier 2022 ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lectures.290>

3. *Idem*.

4. Cécile BABIN, « Eric Hazan : La *LQR* c'est la langue qui veut faire accepter l'inacceptable », Entretien avec l'écrivain Eric Hazan, in *Regards.fr*, 1^{er} juin 2006.

5. *Idem*.

6. *Idem*.

7. Raoul MOATI, *Derrida/Searle : Déconstruction et langage ordinaire*, Paris, PUF, 2009, p. 25.

8. Jacques DERRIDA, « Signature événement contexte », in *Limited Inc*, présentation et traduction d'Elisabeth Weber, Paris, Galilée, 1990, p. 30.

9. Claude MORILHAT, *Empire du langage ou impérialisme langagier ?* Lausanne, Page deux, 2008, p. 9.

10. Francis WOLFF, *Dire le monde*, Paris, PUF, 1997, p. 96.

11. Brice COUTURIER, *Puritanisme, victimisation, identitarisme, censure...L'enquête d'un baby-boomer sur les mythes de la génération « woke »*, Paris, L'Observatoire, 2021, p. 182-183.

tique du langage chez Quine, Goodman et Kripke, il faut remonter à la philosophie analytique.

Au cœur de la philosophie analytique, il y a l'idée selon laquelle, il n'existe aucun lien entre le langage et la réalité. C'est ce qui donne tout son sens à la notion de partialité. Qu'il s'agisse de Goodman, de Kripke ou de Quine, le résultat est le même : entre le mot et la chose, il n'existe aucune correspondance. La chose en soi est dissoute, elle n'apparaît que comme une manifestation du langage lui-même. Ce langage ne décrit plus le monde réel. Il construit seulement un discours cohérent sur le monde. Dès lors les idées ou les concepts n'ont d'existence que dans les mots servant à les créer. Autrement dit, les mots n'ont pas d'existence réelle. Bien plus, chaque mot doit être pris dans un contexte particulier. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre le nominalisme linguistique. Le nominalisme en effet, soutient la thèse selon laquelle les mots ou signes ne servent qu'à désigner les êtres particuliers. Autrement dit, le nominalisme rompt avec toute idée générale pour se focaliser dans le singulier ou le particulier. Une telle approche nominaliste implique chez Quine par exemple, la rupture avec l'idée d'universel, dans la mesure où cet auteur affranchit le langage de toute idée générale. C'est dans cette perspective qu'il faut saisir la rupture entre *Le mot et la chose*. En effet, « ni les mots ni les énoncés ne possèdent de signification déterminée¹ ». En d'autres termes, « il n'y a rien qui puisse être considéré comme une identité de signification entre des mots ou entre des énoncés² ». Soulignons avec Quine que les significations sont toujours relatives à un code³. Ce code donne à la théorie de la connaissance tout son sens. C'est pourquoi, chez cet auteur, la théorie de la connaissance met en relief l'idée selon laquelle « aucune théorie de la nature de la connaissance » ne peut s'appuyer sur une théorie des représentations qui se tiennent

dans une relation privilégiée à la réalité⁴. Ce nominalisme, nous le retrouvons formulé dans des termes différents chez Nelson Goodman. Ce penseur rejette l'idée de classe et ne reconnaît que celle des individus. Pourquoi ? Parce que l'idée de classe renvoie à un univers ordonné, classifié de sous-ensembles conçus en termes de classes. Il ne reconnaît d'ailleurs « l'abstraction ni comme un test nécessaire, ni comme un test suffisant de l'incompréhensibilité⁵ » ; par conséquent « la limite entre ce qu'on appelle d'ordinaire "abstrait" et ce qu'on appelle d'ordinaire "concret"⁶ » lui semble vague et capricieuse⁷. Dans ce sens, le nominalisme consiste pour lui à « refuser de reconnaître les classes. » En reconnaissant seulement les individus, il ne s'agit nullement pour Goodman de renoncer à la prédication, mais d'interpréter les énoncés comme « x est un homme » ou « x est entre y et z » comme des énoncés syncatégorématiques. Rappelons que ces types d'énoncés ne sont « pas des termes qui délimitent une certaine catégorie d'objets par eux-mêmes : ils ne prennent de sens qu'avec (syn) un autre terme⁸ ». L'ensemble d'individus n'engendre pas de classe mais établit d'autres individus composés. Cependant, on ne peut identifier un tel individu à une totalité. Goodman invoque un principe d'identité pour justifier non seulement l'impossibilité d'un sens universel, mais aussi l'impossibilité de passer des individus aux classes. Pour lui, il n'y a « pas de distinction d'entités sans une distinction de contenu⁹ ». Aussi, dans « un système nominaliste, deux choses distinctes ne peuvent avoir les mêmes atomes ; c'est seulement en partant d'atomes différents que des choses différentes peuvent être engendrées¹⁰ » ; par conséquent « toute non identité entre choses se réduit à une non identité entre leurs atomes¹¹ ». Leur signification reste fonction d'un contexte défini. Telle est la logique de la par-

1. Jean Gérard ROSSI ; *Le Vocabulaire de Quine* Paris, Ellipses, 2001, p. 32.

2. *Ibid.*

3. Willard Van Orman QUINE, *Le Mot et la Chose*, traduit de l'anglais par Joseph. Dopp et Paul. Gochet, Paris, Flammarion, 1977, p. 27.

4. Richard RORTY, *L'Homme spéculaire*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 207.

5. Nelson GOODMAN, *Faits, fictions et prédictions*, Paris, Minuit, 1985, p. 294.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. QUINE, *op. cit.*, p. 157.

9. GOODMAN, *op. cit.*, p. 297.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

tialité. Au cœur de cette partialité, il y a l'idée selon laquelle les mots, ou signes ne servent qu'à désigner des êtres singuliers et ne renvoient guère à des êtres généraux. À partir de là, nous pouvons conclure que la particularité de la partialité s'explique par le fait qu'elle exclut que les mots désignent des entités objectives. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le conventionnalisme.

Le langage et la réalité : une approche conventionnaliste et partielle

Le conventionnalisme pose le principe selon lequel

tous les jugements que nous acceptons et qui créent notre image entière du monde (...) ne sont pas uniquement déterminés par les données de l'expérience, mais dépendent du choix de l'appareil conceptuel à l'aide duquel nous configurons ces données¹.

Ce conventionnalisme se formule en des termes simples :

comment le langage influence-t-il les modes de pensée, et comment les modifications du système d'une langue influencent-elles les modifications de la manière de penser² ?

Une telle interrogation qui découle du constructivisme, pose l'idée selon laquelle,

les faits, tous les faits, dépendent étroitement du langage au moyen duquel nous les décrivons et, par conséquent, des besoins et intérêts sociaux qui sont les nôtres³.

Rappelons que le constructivisme social envisage la réalité sociale comme étant construite, c'est-à-dire, créée ou instituée. Dans cette logique, « il est impossible de dissocier un fait de sa description, et de l'identifier sans le décrire⁴ ». Par exemple, le

nom peut-être connu à travers les interactions entre les communautés : c'est le référent. Mais le contenu de ce référent dépend de l'évolution des différentes communautés. La vérité de ce fait est immanente au schème conceptuel de notre langage, aux entités qu'il pose. C'est cette logique qui légitime la partialité langagière. Cette partialité donne à l'herméneutique toute sa signification. La question de la partialité se pose dans un environnement où la question de la connaissance de la vérité connaît un certain reflux. Le constat qui se dégage est que l'inflation du discours se fait au détriment de la réalité. Le mot d'ordre peut se résumer au fait que le monde n'est plus à connaître, mais à interpréter, car notre ontologique dépend entièrement des formes de notre langage selon le postulat « *Being = language* ». Dès lors, nous passons du primat de la matière à celui du langage. le discours apparaît comme autoréférentiel. Dans cet univers clos du discours, la réalité extérieure est dissoute, car c'est à travers le langage que se construit la réalité. Une telle approche donne à la démagogie et au mensonge toute son importance. Coupé de la réalité, le langage crée cette dernière. Le discours devant par-là un moyen pour parvenir à ses fins. Suivons à ce sujet Jonathan Swift dans son ouvrage, *L'Art du mensonge politique* :

L'Auteur règle et détermine avec beaucoup de jugement les différentes portions [de vérité en matière de gouvernement] que les hommes doivent avoir selon leurs différentes capacités, leurs dignités, leurs charges et leurs professions⁵.

C'est donc dire que le mensonge politique a envahi tout le domaine de l'espace public, mieux il « n'a fait que se perfectionner⁶ » avec l'avènement des NTIC. On retrouve ce même cynisme dans la langue publique française. Aussi,

qu'il s'agisse d'énoncés scandaleusement opposés à la « morale » ou à l'« opinion » publiques, destinés à prouver que le proférateur se situe au-dessus de ces

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Paul BOGHOSSIAN, *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, Marseille, Agone, 2009, p. XIII.

4. *Ibid.*

5. Jonathan SWIFT, *L'Art du mensonge politique*, Amsterdam, Grenoble, 1993, p. 37.

6. Eric HAZAN, *LQR, Lingua Quintae Respublicae*, Éditions Raisons d'agir, 2006, p. 27.

contingences, ou encore d'énoncés dont chacun sait qu'ils sont faux mais que personne n'osera contredire- variante plutôt stalinienne, la première version étant plutôt hitlérienne¹.

Le relativisme moral qui tire son fondement depuis les présocratiques, nous rappelle la logique postmoderne. Pour Protagoras, l'Homme est la mesure de toute chose. Pour des auteurs postmodernes comme Rorty, il n'existe pas de vérités absolues et immuables. Tel est l'enjeu de *L'Homme Spéculaire* de Rorty². Pour lui, les postmodernes ne définissent pas « l'objectif » en fonction des liens avec la réalité mais simplement « en fonction de la facilité avec laquelle ceux qui observent ces objets parvient à un consensus³ ». Dans ce cynisme public « les nouveaux seigneurs estiment n'avoir de compte à rendre à qui ce soit⁴ ». Ce qui importe c'est désormais l'économie. Le Bien, le Vrai, la Justice, le Beau ne sont que des vains mots. Adieu Platon et les philosophes classiques. Suivons à ce sujet le baron Seillière, ex-président du lobby patronal : « Quand on dit : ou bien on travaille plus ou bien l'emploi ne peut pas être conservé, c'est bien la démonstration que l'acquis social doit céder devant la nécessité économique⁵ ». Plus loin, Eric Hazan prend un autre exemple. Patrick Le Lay, P-DG de TFI affirmera : « Pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages⁶ ». Aussi « ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible⁷ ».

La LQR. La propagande du quotidien

« Propagande » vient du substantif latin *propagare* et renvoie à la fois à la production particularisée par la diffusion de son effet et à sa pérennité. Dans le registre spatial, il s'agit ici d'agrandir, de diffuser et dans la sphère temporelle, il s'agit de maintenir dans la durée. Il s'agit « fondamentalement d'une action inscrite dans le multiple indéfini, consistant dans la diffusion, l'extension et le maintien d'une production initiale⁸ ». À partir de son étymologie, on ne saurait confondre la propagande et la manipulation. Ainsi « manipuler revient en soi à détenir 'en sa main', pourrait-on dire, ce qui doit être conduit à tel ou tel résultat⁹ ». Notons que « c'est l'artiste qui manipule l'argile pour aboutir à la statue ; c'est aussi, bien sûr, celui qui manipule l'autre pour le faire aboutir là où il veut qu'il aille¹⁰ », or avec la propagande, « il s'agit davantage de maintenir, dans le temps, la diffusion, c'est-à-dire l'extension de ce qui est initialement produit¹¹ ». Au sens classique, la propagande renvoie « aux moyens mis en œuvre pour 'propager' le discours d'un seul dans le but de faire adhérer la foule à ce discours¹² ». La propagande classique « émane d'une unité (...) qui procède d'une diffusion en soi sans limites d'une idée, d'une position¹³ ». Notons que « pour être, dans premier temps logique, non confondu avec la masse, le (*prôpagator*) en vient, avec la propagande, à occuper le cœur de celle-ci parce que c'est justement de lui qu'elle prend consistance d'unité propre¹⁴ ». Or ce type de propagande rompt avec la propagande du quotidien qui est au cœur de la LQR.

1. *Idem*.

2. Voir Richard RORTY, *L'homme spéculaire*, T. Marchaisse trad., Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1990, 439 pages.

3. Richard RORTY, *L'Espoir au lieu du savoir, Introduction au pragmatisme*, Paris, Bibliothèque du Collège International de Philosophie, Albin Michel, 1995, p. 64.

4. Eric HAZAN, *LQR, Lingua Quintae Republicae*, p. 26.

5. Le baron Seillière cité par Eric HAZAN, *LQR, Lingua Quintae Republicae* p. 26.

6. Patrick Le LAY, cité par Eric HAZAN, *Idem*.

7. *Idem*.

8. Dominique RENIERS, Jean-Jacques LEGRAND, « Les nouveaux visages de la propagande », *International psychology, practice and research*, 8, 2017, p. 5.

9. *Ibid*, p. 4

10. *Idem*.

11. *Idem*.

12. *Ibid*, p. 1.

13. *Ibid*, p. 14.

14. *Idem*.

L'euphémisme de la LQR

Précisons que la *LQR* se caractérise par l'euphémisme. Cette figure de style a pour fonction d'atténuer un mot ou une expression ; l'idée étant ici d'éviter de déplaire. Au cœur du postmodernisme, l'euphémisme a une autre réalité. Elle permet de jouer avec le langage pour éviter un choc. Dès lors, on masque la réalité pour faire passer en arrière fond une idée contraire. Eric Hazan le démontre : « S'agissant de "négociations" entre patronat et syndicat, la formulation discussions entre partenaires "sociaux"¹ » est « si banale qu'elle ne retient pas l'attention² ». Dans ce contexte, une discussion entre partenaires sociaux « contourne un non-dit à savoir que le patronat et états-majors syndicaux œuvrent ensemble au maintien de la paix sociale ». Mais en réalité c'est une histoire d'intérêts³. C'est la raison pour laquelle pour Eric Hazan, « l'euphémisme consiste à prendre un mot banal, à évacuer progressivement le sens et à s'en servir pour dissimuler un vide qui pourrait être inquiétant⁴ ». Hazan l'illustre avec le mot « réforme ». Dans son usage,

réforme est une manière pour les gouvernants de signifier, face à une question vraiment litigieuse, que la décision est prise de l'enterrer sous les enquêtes, rapports et travaux de commissions⁵.

Derrière le mot « réforme, il n'y a rien que du vide⁶ ». En réalité, l'euphémisme qui caractérise la *LQR*, est un style qui masque la réalité. Pour s'en convaincre, « post colonialisme » expose « au danger d'oublier ou de faire oublier que le pillage continue après les changements d'étiquettes dans les pays en développement⁷ ». Or « en France même sévissent toujours l'imaginaire et les pratiques coloniales⁸ ». Cette permanence « s'est manifestée lors du vote par l'assemblée nationale, le 10 février 2005, d'une loi imposant aux pro-

grammes scolaires d'« accorder à l'histoire de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord, la place qu'elle mérite⁹ ». Or,

un tel révisionnisme légal, outre qu'il est, sauf erreur, sans précédent en France, montre bien que parmi « nos élites » l'esprit du colonialisme est toujours bien vivant¹⁰.

Une autre caractéristique de l'euphémisme c'est « l'amplification rhétorique ». Dans « l'antiquité, la rhétorique avait une double définition. D'une part, c'est « une technique pratique, se réalisant comme un art de bien parler et de bien écrire¹¹ ». D'autre part, elle est comprise comme « une discipline théorique qui introduit à un système de règles et de conditions nécessaires pour produire un discours fort, beau, persuasif et bien construit¹² ». C'est la raison pour laquelle il existe entre la philosophie et la rhétorique, un rapport d'opposition. La première vise la vérité ultime et la deuxième un discours flatteur. Platon se moque de la rhétorique. Les rhétoriciens sont des orateurs¹³. Son « attitude à l'égard de la rhétorique est extrêmement hostile¹⁴ » Tel est d'ailleurs l'enjeu du *Gorgias*. La « rhétorique est l'art de persuader », la « rhétorique n'est qu'une flatterie, un faire semblant et une vraie-semblance. En somme, elle n'a rien de sérieux¹⁵ ». Aussi « par un effet de déréalisation¹⁶ », la *LQR* « permet de tirer parti du pouvoir dramatisant de certaines expressions sans aucun risque d'être pris au mot¹⁷ ». Tel est alors « le cas des images et métaphores guerrières par lesquelles la langue publique cherche à convaincre de la détermination de nos dirigeants¹⁸ ». Pour l'illustrer, Hazan prend le cas de l'enlèvement de Christian Chesnot et de Georges Malbrunot en

1. Eric HAZAN, *LQR, Lingua Quintae Respublicae*, p. 28.
2. *Idem*.
3. *Idem*.
4. *Ibid.*, p. 31.
5. *Ibid.*, p. 32.
6. *Idem*.
7. *Ibid.*, p. 38.
8. *Idem*.

9. *Idem*.
10. *Idem*.
11. Samuel JSSSELING, « Rhétorique et philosophie. Platon et les sophistes, ou la tradition rhétorique », *Revue philosophique de Louvain*, n° 22, 1976, p. 193.
12. *Idem*.
13. *Ibid.*, p. 196.
14. *Idem*.
15. *Idem*.
16. Eric HAZAN, *LQR, Lingua Quintae Respublicae*, p. 40
17. *Idem*.
18. *Idem*.

Irak¹. Tous les médias ont décrété la mobilisation générale. Lors de leur libération, on pouvait comprendre : « la mobilisation a payé² ». Jacques Chirac pouvait saluer « la mobilisation et l'unité de tous les français³ ». Mais quelques mois plus tard après le Referendum constitutionnel, le même exige une mobilisation nationale. Cette « mobilisation, je suis décidé à l'inscrire résolument dans le respect de notre modèle français⁴ ».

Il n'y a finalement aucune logique correspondante entre le mot et la chose dans la *LQR* : « prétendre avoir ce qu'on n'a pas, se féliciter le plus pour ce qu'on sait posséder le moins⁵ » tel est sa devise. Prenons l'exemple avec le multiculturalisme. À ce niveau « on prône la diversité, ce qui ne dérange évidemment personne⁶ », mais dans « le même mouvement on justifie que "l'accueil et l'ouverture [...] soient mis en œuvre diversement selon cette diversité⁷ ». Ce discours pragmatique conduit Eric Hazan à affirmer :

Prôner le multiculturalisme dans une société rongée par l'apartheid rampant, se féliciter de la diversité alors que l'uniformisation et l'inégalité progressent partout⁸.

Telle « est la ruse de la *LQR*⁹ ». Elle fonctionne sur le mode de « la répétition¹⁰ ». L'enjeu qui en découle est que « les discours politiques et les affiches dans le métro, devient une bouillie d'où le sens s'évapore peu à peu¹¹ ». Eric Hazan le démontre avec le concept de « République ». Pour lui, « la perte de sens du mot "République" se manifeste sur le mode lyrique sous la plume du président de l'Assemblée nationale ». Aussi :

Héritière de tous ceux qui ont exprimé l'insuffisance des libertés formelles de l'individu face aux

forces du marché, la République, après avoir jeté les bases de la démocratie représentative, a su concilier l'économie libérale et son éthique, fondée sur la récompense du mérite et les exigences de l'intérêt général¹².

Précisons que c'est perte de sens va de pair avec « brouillage du sens¹³ ». Ainsi par exemple, tantôt la « modernité est présentée comme un idéal qui suppose, pour être accessible, que soient intériorisées les précieuses valeurs occidentales¹⁴ ». Une telle perspective exclut « les arabo-musulmans¹⁵ ». Tantôt,

au contraire la modernité est présentée comme une sorte de malédiction, le moteur des grands désastres qui vont des massacres de Septembre dans les prisons parisiennes en 1792 à la Kolyma et à Auschwitz¹⁶.

Le but ici est de tendre « vers l'image d'une population facile à décompter et à contrôler¹⁷ ». C'est la raison pour laquelle, la *LQR* est un langage enjôleur.

Le discours performatif de la LQR

La *LQR* remplacera un mot comme « exploité » qui est virulent et démonstratif par « exclu ». Ainsi

le remplacement des exploités par les exclus est une excellente opération pour les tenants de la pacification consensuelle, car il n'existe pas d'exclueurs identifiables qui seraient les équivalents modernes des exploités du prolétariat¹⁸.

Or, « les exclus ne sont les victimes de personne¹⁹ ». On peut de ce fait déduire que « le passage de l'exploitation à l'exclusion peut servir de démonstration pour ceux qui doutent que la *LQR*

1. *Idem*.

2. *Idem*.

3. *Idem*.

4. *Idem*.

5. *Ibid.*, p. 44.

6. *Ibid.*, p. 49.

7. *Idem*.

8. *Idem*.

9. *Idem*.

10. *Ibid.*, p. 50.

11. *Idem*.

12. Jean-Louis DEBRÉ, cité par Eric Hazan, *Idem*.

13. *Ibid.*, p. 37.

14. *Idem*.

15. *Idem*.

16. *Ibid.*, p. 58.

17. *Ibid.*, p. 106.

18. *Ibid.*, p. 107.

19. *Idem*.

soit une langue performative¹ ». Précisons les performatifs

se caractérisent par le fait qu'ils n'ont pas pour fonction de décrire un état du monde, mais bien plutôt de permettre, par l'intermédiaire des mots, d'agir dans le monde : promettre, demander, prévenir, avertir, sont autant d'actes performatifs accomplissant des actions sous l'effet d'usages pertinents du langage².

Dans « Signature Événement Contexte », Derrida revient sur la question de l'itérabilité de l'énoncé performatif. Pour Derrida, chaque mot d'un énoncé performatif est itérable, c'est-à-dire non seulement répétable, mais structurellement accidentel, sans lien indéfectible avec son contexte de production (ou d'énonciation)³. Chaque mot, affirme Derrida, est une marque⁴ et se caractérise pour cette raison par sa « force de rupture avec son contexte⁵ ». Dès lors,

pris dans un procès de répétitions, le mot n'est alors jamais identique à lui-même : l'énoncé constatif manque toujours un peu ce qu'il dit et l'énoncé performatif manque toujours un peu ce qu'il fait⁶.

On peut donc dire qu'avec Derrida, l'itérabilité fait partie de l'énoncé performatif⁷. Une phrase appartient à son contexte parce qu'elle peut justement s'inscrire en même temps dans une infinité de contextes⁸. Pour Derrida, « cette itérabilité est la loi générale de tout langage⁹ ». Le performatif représente pour Derrida la force de rupture de

l'énoncé par rapport à son contexte¹⁰. C'est à partir de là qu'on peut expliquer le « glissement sémantique¹¹ ». Ce glissement

amène en effet à accepter que la lutte contre l'injustice soit remplacée par la compassion et la lutte pour l'émancipation par les processus de réinsertion et l'action humanitaire¹².

Tel est l'enjeu de la rhétorique. Aussi « en substituant aux mots du litige ceux de la sociologie vulgaire, la *LQR* révèle sa véritable nature d'instrument idéologique de la pensée policière¹³ ». Elle se présente comme la

langue du faux où les « idées » sont présentées comme aux origines d'un système qui, en réalité, les forge et les met en forme pour servir à sa propre légitimation¹⁴.

Autrement, Avec la *LQR*, il n'y a aucune relation entre le mot et son contenu. Pour comprendre la *LQR*, il faut remonter à la philosophie du langage et notamment le post structuraliste. Au cœur de cette philosophie, se pose la question « si un nom n'est qu'une convention totalement arbitraire ou s'il décrit un tant soit peu la chose qu'il nomme¹⁵ ». Cette interrogation remonte déjà depuis les philosophes classiques notamment Platon dans *Cratyle*. Illustrons nos propos à l'aide de la Revue *Philosophie Magazine*. Prenons le cas de l'UMP. Nicolas Sarkozy « a annoncé qu'il allait changer le nom et la chose¹⁶ ». Ce dernier

rêvait d'une force politique qui dépasse le clivage droite/gauche, d'un mouvement décentralisé, sans courants ni écuries personnelles, où l'on ferait systématiquement appel au vote¹⁷.

1. *Ibid*, p. 108.

2. Raoul MOATI, *Derrida/Searle : Déconstruction et langage ordinaire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Philosophie », 2009, p. 25.

3. Nicholas COTTON, « Du performatif à la performance : la « performativité » dans tous ses états », *Sens public*, 2016.

4. *Idem*.

5. Jacques DERRIDA, « Signature Événement Contexte », dans *Limited Inc*, présentation et traduction d'Élisabeth Weber, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1990.

6. Nicholas COTTON, « Du performatif à la performance : la « performativité » dans tous ses états », *Sens public*, 2016, p. 7.

7. *Ibid*, p. 8.

8. *Idem*.

9. *Idem*.

10. *Ibid*, p. 9.

11. Eric HAZAN, *LQR, Lingua Quintae Respublicae*, p. 108.

12. *Idem*.

13. *Idem*.

14. *Idem*.

15. Michel ELTCHANINOF, « Partis : changer le nom, est-ce changer la chose », *Philosophie Magazine*, Manuel 85. Décembre 2014/Janvier 2015, p. 18.

16. *Idem*.

17. *Idem*.

Pour Michel Eltchaninof,

en réalité, le changement de nom ne changerait rien : l'UMP, qui signifiait « union pour la majorité présidentielle » avant de devenir subrepticement « union pour un mouvement populaire », reste un parti de droite post gaulliste¹.

Il ajoute plus loin :

La preuve : c'est un chef charismatique qui lui donne sa cohérence. C'est d'ailleurs lui et lui seul qui propose le changement de nom².

À partir de ce qui précède, on peut dire que la *LQR* s'inscrit dans une logique nominaliste. De ce fait, « elle ne possède aucune essence propre et peut être modifiée sans que cela change quoi que ce soit à ce qu'est censée désigner³ ». La vocation de ce parti quel que soit le nom qu'il porte est d'abord « un socle pour conquérir le pouvoir⁴ ».

La LQR et le nominalisme

On retrouve cette rhétorique aussi dans les partis de la gauche française. Cette gauche réformatrice semble « se rattacher à la tradition dite réaliste⁵ ». Or, « il ne s'agit pas d'affirmer que ce parti gouverne de manière réaliste ou rendrait le socialisme réel⁶ ». Soulignons que le nominalisme s'oppose au réalisme. Ainsi « opposé au nominalisme, le réalisme, en philosophie du langage signifie que le nom possède une essence propre que l'on ne saurait modifier impunément⁷ ». Autrement dit « le nom de parti socialiste ne céderait donc pas la place à un nouveau sans changer de nature⁸ ». Le parti socialiste n'échappe pas à cette approche nominaliste quoi qu'à la base elle se réclame réaliste. Sinon comment expliquer l'attitude de Manuel Valls ? en effet, « changer le nom dans la

direction souhaitée par Manuel Valls, ce serait rattacher le parti à une tradition social-démocrate européenne différente, se défaire de sa gauche, se rapprocher des centristes⁹ ». Il s'agit ici d'« apporter de la cohérence idéologique en perdant une grande partie de ses troupes-et surtout en rompant avec une histoire¹⁰ ».

Il en va de même du Front national quoique « c'est dans une option encore différente du nominalisme et du réalisme¹¹ ». Le souci de Marine Le Pen est de dédramatiser son parti¹². Cependant, il reste qu'au fond, c'est toujours avec une visée nominaliste. Pour Marine Le Pen, « le changement de nom a donc un sens performatif ». En effet,

en faisant disparaître le nom sulfureux de Front national et en ajoutant une référence à la République, Marine Le Pen cherchera à « réaliser » [...] l'appartenance de son parti à la sphère républicaine¹³.

Dès lors,

si elle parvient à faire admettre aux Français que son parti, non seulement ne contredit pas les valeurs de la République, mais les incarne, il s'agira effectivement... d'une performance¹⁴.

Ces exemples montrent que la base théorique de la *LQR* est nominaliste. Scientifiquement, la *LQR* rompt avec les penseurs analytiques classiques tels que Bertrand Russell et Gottlob Frege.

Bertrand Russell et Gottlob Frege faisaient de la référence des noms, une théorie substantielle. Frege pense notamment que dans un « langage parfait », le « *nominatum* » ne doit point fluctuer. Or, le sens de noms propres authentiques comme « Aristote » peut diverger. On peut suggérer par exemple : le disciple de Platon et le percepteur d'Alexandre le Grand. Quiconque accepte cette théorie interprétera le sens de l'énoncé « Aristote est né à Stagire » différemment de celui qui inter-

1. *Idem.*
2. *Idem.*
3. *Idem.*
4. *Idem.*
5. *Idem.*
6. *Idem.*
7. *Idem.*
8. *Idem.*

9. *Idem.*
10. *Idem.*
11. *Idem.*
12. *Idem.*
13. *Idem.*
14. *Idem.*

prête « Aristote » comme le précepteur stagirite Alexandre le Grand¹. Aussi longtemps que le *nominatum* reste le même, « on peut tolérer ces fluctuations du sens. Mais, dans le système d'une science démonstrative, il faut les éviter, et elles ne doivent pas apparaître dans un langage parfait² ». Si pour Frege, la fluctuation du sens d'un nom est due au relâchement et à la faiblesse de notre langage, il en va autrement pour Saul Kripke. Pour ce dernier, la fluctuation du sens d'un nom ne découle nullement de la faiblesse du langage³. Le nom ne renvoie donc pas à une description particulière de l'objet, mais à une pluralité de sens. Autrement dit, « ce qu'en réalité nous associons au nom, c'est une famille de descriptions⁴ ». Prenant l'exemple d'Aristote, Saul Kripke part d'un constat : si je parle d'Aristote en disant qu'il n'a pas écrit d'œuvres philosophiques, cela n'empêche ou n'enlève pas que c'est bel et bien d'Aristote que je parle. Une telle perspective donne au désignateur rigide tout son sens. Pour lui, le nom propre est un désignateur rigide : il se réfère à l'objet nommé dans tous les mondes possibles, c'est-à-dire dans toutes les situations contrefactuelles imaginables. Nous appellerons quelque chose un « désignateur rigide », si dans tous les mondes possibles, il désigne le même objet. En d'autres termes, « un désignateur rigide d'un objet existant nécessairement peut être appelé rigide au sens fort⁵ ». Saul Kripke illustre la thèse de la rigidité du nom par un exemple précis : Aristote aurait pu mourir à deux ans et ainsi ne pas satisfaire aux descriptions que nous associons généralement à son nom et pourtant, quoi qu'il en soit, il est toujours identique à lui-même. C'est ici que la théorie des mondes possibles prend toute sa signification. En effet, pour Saul Kripke, « un monde possible n'est pas un pays lointain qu'on rencontre sur son chemin ou qu'on regarde au télescope⁶ ». D'une manière générale, « un monde pos-

sible différent du nôtre est trop éloigné : même si nous voyagions plus rapidement que la lumière, nous ne pourrions pas l'atteindre⁷ ». Nous pouvons par conséquent conclure qu'« un monde possible est donné par les conditions descriptives que nous lui donnons⁸ ». C'est à l'intérieur des mondes possibles que les noms ont une fonction rigide. Qu'importe le monde dans lequel nous nous trouvons, le nom aura toujours le même dénotatif. Le nom renvoie donc à l'objet désigné dans tous les mondes possibles. Mais c'est son contenu descriptif qui varie d'un monde à un autre. Pour comprendre cette logique du nom en tant que désignateur rigide, il faut revenir à la modalité ou à la manière avec laquelle un nom fait surface. La théorie causale de la référence de Saul Kripke postule qu'un nom se réfère à un objet par une connexion causale avec lui. Pour Saul Kripke, le nom est transmis de maillon en maillon, mais son usage diffère des conditions qu'emploie chaque communauté linguistique. Le nom peut être connu de tous, à travers les interactions entre les communautés : c'est le référent. Mais le contenu de ce référent dépend de l'évolution des différentes communautés. Un nom peut avoir divers sens, du moment où c'est chaque contenu qui définit le référent. Le nom peut donc être connu par tous, mais le contenu non. Tel est le sens du nominalisme.

Conclusion

Chaque courant idéologique est sous-tendu par une vision du monde. Tel est le cas de la *LQR*. Comme présupposé épistémologique et méthodologique de base, il y a l'idée selon laquelle, il n'existe aucun lien entre le langage et la réalité. Qu'il s'agisse de Nelson Goodman, de Saul Kripke ou de Willard Van Orman Quine, le résultat est le même : entre le mot et la chose, il n'existe aucune correspondance. Les mots n'ont pas d'existence réelle. Bien plus, chaque mot doit être pris dans un contexte particulier. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre le nominalisme

1. Gottlob FREGE, cité par Saul KRIPKE, *La Logique des noms propres*, traduit de l'américain par Pierre Jacob et François Recanati, Paris, Minuit, 1980, p. 18-19.

2. *Ibid.*

3. Saul KRIPKE, *La Logique des noms propres*, p. 19.

4. *Ibid.*

5. *Idem.*, p. 36-37.

6. *Idem.*, p. 32.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

linguistique de la *LQR*. Le sigle figurant dans le titre de l'ouvrage, *LQR*, signifie « Lingua Quintae Republicae » : la langue de la V^e République. La *LQR* est une « arme postmoderne¹ ». Cette affirmation forte prouve que la *LQR* sous-tend la vision capitaliste. Nkolo Foe affirme dans ce sens : « les idéologies postmodernes, c'est avant tout, saisir la logique culturelle du capitalisme avancée² ». Dans cette perspective, la *LQR* tire son fondement de l'idéalisme subjectif. C'est la raison pour laquelle son langage s'émancipe de la réalité. Dans ce contexte, la *LQR* « ne crée que très peu de mots, qui ne sont jamais utilisés dans la conversation sinon par dérision³ ». Il va de soi qu'elle ne saurait être un langage scientifique. Ce dernier est réaliste. Il existe une relation étroite entre les mots et les choses. Une telle approche donne au réalisme tout son sens : « notre vision de la réalité est le reflet d'un ordre de choses indépendant de nous⁴ ». Dans *La Structure des révolutions scientifiques* de 1970, Thomas Samuel Kuhn pense que le monde scientifique évoluerait par des « paradigmes » définis comme des principes et des méthodes partagés par une communauté scientifique à un moment donné jusqu'à ce qu'une nouvelle façon de voir émerge à la suite des insatisfactions. Il affirme : « La science normale...est fondée sur la présomption que le groupe scientifique sait comment est constitué le monde⁵ ». C'est d'ailleurs dans ce sens qu'Eric Hazan revient au fondement de notre éducation. Ainsi par exemple « au lycée, il y a bien des années, on apprenait que la géométrie était l'art de raisonner juste sur des figures fausses⁶ ». La *LQR* n'est donc pas « une langue savante⁷ ». Précisons que « ses notions, ses

concepts [...] sont vagues et interchangeable⁸. Dans cette logique post-structuraliste, « la *LQR* est la langue qui dit ou suggère le faux même à partir du vrai⁹ ». Pour illustrer cette rhétorique Eric Hazan s'appuie sur le Numéro du *Monde* du 2 août 2005. En grand titre : « Le gouvernement assouplit le droit du licenciement ». La « nouvelle est vraie, puisque les contrats “nouvelles embauches” entreront en vigueur le lendemain » Pour Eric Hazan, il faut analyser les enjeux du verbe « assouplir ». Quels sont les sous-entendus ? Le « nouveau droit du licenciement sera donc souple. Adieu les rigidités et autres rhumatismes sociaux, bienvenue à la flexibilité, à la version mise à jour de la bonne vieille idéologie du patronat français¹⁰ ». Quelle ironie ! Elle est donc complice du « néolibéralisme » qu'elle sous-tend¹¹.

Hervé Toussaint ONDOUA

1. Thierry TIRBOIS, « Eric Hazan, *LQR*. La propagande du quotidien », *Lectures*, Les comptes rendus, mis en ligne le 14 mai 2006, consulté le 19 mai 2021 ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lectures.290>

2. Nkolo FOE, *Le Postmodernisme et le nouvel esprit du capitalisme. Sur une philosophie d'Empire*, CODESRIA, Dakar, 2008, p. 29.

3. Eric HAZAN, *LQR*, *Lingua Quintae Republicae*, p. 119.

4. Adam SCHAFF, *Langage et connaissance*, traduit du polonais par Claire Brendel, Antropos, Warszawa, 1969, p. 49.

5. Thomas Samuel KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1970, p. 22.

6. Eric HAZAN, *LQR*, *Lingua Quintae Republicae*, p. 119.

7. *Idem*.

8. *Idem*.

9. *Idem*.

10. *Idem*.

11. *Ibid*, p. 122.